

Jean-Claude Gamet

Aicouyes-en-Luberon



Du même auteur :

- *Catalogue raisonné du peintre J.B Olive*. Frebert 1977
- *L'ivre de la jungle ou Mowgli a bu*. 1980 (épuisé)
- *La culture... ça s'arrose*. 1984 (épuisé)
- *L'aimer trop m'étouffe, le métro aussi*. 1989 (épuisé)
- *C'est tout vert ou c'est ouvert*. 1995 (épuisé)
- *Le livre du curieux*. Bower 2007
- *Les petits roberts de la rousse, qui est dans mon lit, trémoussent*. JGC 2012
- *Bacoco*. Edilivre 2013

Ils sont disponibles chez l'auteur :

jeanclaude.gamet@orange.fr

Bacoco est disponible chez Edilivre :

client@edilivre.com

« La France est un grand pays, séparé par une ligne imaginaire suivant approximativement la frontière nord de la culture de l'olivier.

Au sud de cette ligne, on rencontre des gens qui mangent de la cuisine parfumée à l'ail et à l'huile d'olive. On les appelle les Provençaux.

Et au nord de cette ligne, il y a les gens qui mangent de la cuisine au beurre... et on les appelle les Esquimaux.

Miguel de Unanumo.
Philosophe espagnol

Pour Hugo, Romy, Palma.

*Louis, Léopold, Laura, Sasha, Clémence,
Bettina, Loëlie, Gauthier...*

Tous des petits-enfants d'Aicouyes.

Gentilés d'Aicouyes

Bar : Il est tenu par Ernest et Josette.

Fada : Pierrot, le tôte.

Maire : Jean-Pierre d'Ospedaletti, dit Jeep, sa femme Lucette et Bob le chien.

Olives : Philibert Fiziateri, dit Fifi, et ses phrases toutes faites.

Abeilles : Louis Paoletti, fils du berger, dit le Pastré, est aussi braconnier. Il vit avec Mauricette et ses sept filles.

Truffes : Jean Fernand dit Nan et sa fille Henriette.

Vin : Marius Milano dit Momo, son fils Olive et sa mère Blanche.

Asperges : Mémé, Aimé Vicenti. Il vit avec Maryse et Ella, leur fille.

Maçon : Jules Folchetti dit Djoule vit avec Maria.

Cerises : Léon dit Noël vit avec Rose.

Pensionné : Raoul Volisovo. Célibataire.

Chevrier : Le taciturne Manuel dit Manu vit avec Paulette et Cibelle.

Garde champêtre : Le mat, le spécialiste de l'eau.

Le curé, le Président du département, l'architecte du Parc...

Horsains d'Aicouyes

Anglais : James et Hillary Bravery, ancien membre du corps diplomatique, ont Edward comme fils et un copain noir Bobby.

Anglais : Jenson et Elisabeth Ballock. Ornithologue et archéologue.

Suisse : Charles-Edouard et Prude Hanse, ancien professeur de théologie et leur chien Luther.

Hollandais : Hans et Marleen Doodbloeden, peintre et éditeur.

Belges : Adolfe et Ségolen Kloten, ancien courtier en bourse.

Allemand : Fred et Marlène Hoden et une nouvelle histoire du Luberon.

Néerlandais : Aelbert et Hilke Schaalvrucht, organiste.

Néerlandais : Claas et Katryne Struif, médecin légiste.

Parisien : Bertrand-Guy de Burne, architecte et Jacqueline.

Les personnages de ce roman sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne peut être que le fait de coïncidence.

O lecteur intrépide qui a ouvert ce livre
Sache que tu vas être pareil au bateau ivre
Balloté par le souffle d'une littérature
Qui du monde d'Aycouyes, exalte l'aventure,
Qui quelque part rappelle « grandeur et décadence ».
Sauf que cela se passe au cœur de la Provence
Et les héros n'sont point des « César Birotteau,
Mais sont des aycouyons tous fabricants d'appeaux.
Artisans consciencieux, ne comptant pas leurs heures,
Ils vendaient leurs appeaux sous la marque
« au bon leurre » ;
Mais à la vérité, c'est par « l'appeau d'Aycouyes »,
Qu'on désignait l'objet, qui aussi bien gazouille,
Croasse ou pépie, ulule ou jacasse,
Ou fait bien d'autres cris ; tout dépend ce qu'on chasse.
Nul chasseur, à ce jour, avec l'appeau d'Aycouyes
De la chasse, le soir, est revenu bredouille.
On devine aisément que dans ces conditions
L'appeau d'Aycouyes acquit une réputation
Qui alla au-delà des rives de Durance,
Et même au-delà des frontières de France

Dès lors, les aycouyons vécurent dans l'aisance.
Mais après la grandeur, ce fut la décadence :
Comme on pouvait s'y attendre, un vil imitateur
Profitant des lacunes de la législation
Et des portes qu'ouvrait la mondialisation,
Diffusa un appeau sous la marque « au bon Beur »,
Créant la confusion ; lors, les chasseurs s'embrouillent :
Est-ce l'appeau d'Ephèse, ou bien l'appeau d'Aycouyes,
Qu'il faut privilégier pour chasser la bécasse ?
Lequel des deux appeaux est le plus efficace ?
Dans le doute, on le sait, on choisit pour trancher,
Les règles inflexibles de la loi du marché :
Combien ça t'a coûté ? – juste l'appeau d'Ephèse ;
Et toi ? – l'appeau d'Aycouyes !!!
Dès lors l'appeau d'Ephèse
Va, de l'appeau d'Aycouyes détourner les chalands.
L'artisanat d'Aycouyes va devenir branlant ;
Et s'en branler les couilles, désormais semblait être
La seule chose à faire avant de disparaître ;
Façon de dire non à une sinistrose
Que tous surmonteront en risquant la cirrhose,
Comme le montre bien l'auteur de cet ouvrage
Quand il décrit comment, à force de courage,
Les habitants d'Aycouyes si proches de la ruine,
Contrairement aux chtis – dont on ferma les mines-
Qui ont abandonné en pleurant leurs coronas,
Ont appris à survivre dans le Sud-Luberon
Perdant l'appeau d'Aycouyes, condamnés au sommeil,
Les habitants devinrent des « marchands de soleil ».

Ce soleil qui, dit-on, fait mûrir les citrouilles,
Mais grâce auquel, aussi, on s'en met plein les fouilles,
Pour peu que l'on pratique le système débrouille
Qu'il ne faut pas confondre avec la magouille
Dont les auteurs, souvent, de petites fripouilles,
Furent sans jugement suspendus par les couilles.
Un ouvrage majeur, à lire absolument,
Surtout si l'on est suisse, anglais ou allemand ;
Et j'irai jusqu'à dire, tant pis si ça dérange,
Par tous ceux qui sont nés juste au-dessus d'Orange.
Les autres, évidemment, doivent aussi le lire,
Ils se reconnaîtront, ça les fera sourire.
Merci, Mestre Gamet, ton œuvre magistrale
Fera entrer Aycouyes enfin dans les Annales.

Jean-Pierre MANENTI

Benvengudo

Aicouyes demeure un tout petit village situé dans le Sud Luberon entre Avignon et Marseille, Salon et Manosque, posé près de la plaine de la Durance qui sépare la montagne Sainte-Victoire des monts du Luberon. Le hameau est plus exactement niché, au milieu du Triangle d'or de Lourmarin, Cucuron et Vaugines qui sent la gauche caviar et la droite safran. Une campagne où les odeurs se font parfums. Sa tranquillité est assurée par un minuscule, mais touffu bois de chêne vert qui le dissimule de la route départementale et de son tourisme de masse. Enfin, si vous voulez vraiment vous y rendre, à l'intersection, suivez le panneau indicateur transformé en passoire ménagère ou en page d'écriture en braille, que de mauvais chasseurs, toujours marseillais, ont lapidé à l'égal de la femme adultère.

Le chemin, abandonné par une administration déjà débordée à multiplier les ronds-points et à récupérer ses retards, vous amènera après le pont qui

enjambe la roubine d'Aicouyes où l'eau est trop polluée pour se montrer eau nette, où le maire affirme que « tous les égouts vont dans la nature », à ce non-lieu où les cigales sont plus nombreuses que les habitants, où les dos d'âne ne possèdent pas encore le droit de vous faire sauter. Il s'agit d'un cul-de-sac, mais bien que la route n'aille nulle part, vous découvrirez un panneau d'entrée de village qui surveille la pancarte de sortie. Les Aicouyons vivent fiers de leur appartenance à un terroir et ils tiennent à prouver que la France profonde n'est pas superficielle.

Après le premier panneau, votre regard sera attiré par des pans de murs à l'abandon, une ruine, pompeusement dénommée « le Château », la Maison-Blanche locale, la baraque d'Obama. Ils ne mémorisent, en vérité, que les restes de l'ancienne fabrique d'appeaux, ces sifflets, ces chanterelles, ces pipeaux, ces appelants pour oiseaux, ces miroirs aux alouettes qui apportèrent, au XIX^e siècle, la renommée de la localité. Un lieu discret, spécialement choisi par le génial inventeur pour préserver sa trouvaille et ne pas devoir payer un dépôt de brevet. « Ils vont voir de quel bois je me chausse ! » piétinait-il, en son for intérieur ? Tous les grands et les cours d'Europe, les harems étrangers, voulaient posséder cette merveille capable d'attirer tout ce qui se plumait coutumièrement et les oies blanches en particulier. Simple sifflet de bois, le bois avec lequel nous nous chauffons, l'appeau d'Aicouyes se vendaient au prix

de l'or. Confessons que notre inventeur, par souci du secret, cumulait les fonctions de directeur, d'employé, de commercial, de comptable... Sentant arriver sa fin prochaine, ce riche entrepreneur fit venir ses enfants et leur dit... mais ne fut pas écouté. Ils importèrent la main d'œuvre la moins chère, des Italiens, et construisirent pour les loger les premiers habitats à loyer modulé. Le village était né. Il s'agrandit avec les regroupements familiaux, permettant ainsi aux immigrants d'Aicouyes de devenir des Provençaux de pure souche. La fabrication en surabondance avait tué la qualité et son prix. Refusant de délocaliser, la manufacture d'Aicouyes ferma ses portes à l'orée du XX^e siècle, oubliant même le patronyme du génial inventeur. Pareillement, le journal italien « l'Écho des Pouilles » cessa d'être importé, alors que, pour suivre la mode des jumelages, d'Aicouyes fut mise en couple avec la ville turque de la peau d'Éphèse.

La Mairie a squatté l'ancienne École des filles, ce qui a dû inspirer l'intellectuel qui a modifié le fronton républicain en « Liberté, Égalité, Maternité ». En ce lieu se terre la toute-puissance de la République représentée en permanence par Brigitte Bardot sous les traits de Marianne et par Lucette, la seule employée à mi-temps quand elle le peut. Elle connaît tous les administrés par leur nom et les vrais Aicouyens par leur prénom qui, va savoir pourquoi, l'ont surnommé Sucette. Lucette pouvait calculer la surface du carré d'agneau ou celle de la bibliothèque

en cherchant un volume dans les rayons. Avec Jeep, elle avait découvert l'amour, lui il possédait des couverts en inox et il l'avait épousé, sûrement, parce qu'elle distillait de l'esprit pour deux. Leur relation s'était imperceptiblement tendue quand Marleen Doodbloeden leur avait offert des bols marqués « toi » et « moi ». Ils voulaient tous les deux le « moi ». Elle s'occupait aussi de l'Église depuis le jour où elle avait déchiffré l'inscription prophétique d'élue de Dieu sur le tabernacle, « sol lucet omnibus », qu'elle traduisait par « seule Lucette prend l'omnibus ».

Pour ne pas demeurer en reste, l'École des garçons, avec sa cour fermée et ses pissotières sous préau ouvertes aux curieux, est devenue la salle des fêtes ou défaite en raison de sa vétusté. Ce site a connu tous les mariages, tous les lotos, la visite du représentant adjoint de la sous-préfète, d'un employé intérimaire du canal de Provence... et, annuellement, la reine d'Aicouyes. Titre qui revint, cette année-là, à la fille de Maryse, la rondlette Ella qui arborait avec fierté l'écharpe marquée en lettres d'or « Ella d'Aicouyes ».

Ce lieu détient la mémoire du village. Et puis la cour autorise aussi, les jeudis d'été alors que les touristes résident là, à un étalage réduit de marchands d'écouler leurs produits cent pour cent pas naturels ou fabriqués près d'ici, en Chine. Mais comment allons-nous arrêter le monopole industriel asiatique quand nous observons que même les ombres sont

chinoises ? Un Hollandais essaya d'y exposer ses tableaux sur le hameau. L'affiche racoleuse qui annonçait « peintures sur d'Aicouyes » aurait dû attirer un nombre certain de curieux des sciences anatomiques. Mais en hiver, sa femme Marleen fut la seule à profiter d'une vue d'Aicouyes par son mari Hans, dans une salle défectueuse pas chauffée, qui n'avait coûté que deux bols à déjeuner.

Le hameau possède aussi une Église, sans signe extérieur de croyance religieuse, où les dames peuvent se présenter à Dieu, une fois par mois, fortement parfumées à l'eau de Cologne, les cheveux ondulés et les pieds mal à l'aise dans des chaussures brillantes. Et puis à la sortie de l'office religieux, chacune peut obtenir des nouvelles des absentes ou une recette de cuisine oubliée.

Un cimetière, entouré de hauts murs évitant que l'on n'y rentre par hasard ou que l'on n'en sorte comme un voleur, dort en silence. D'ailleurs, comme à Lourmarin, une pancarte indique « bien fermer la porte svp ». Il offre trois cyprès, signe de bienvenue en Provence, mais dans cet endroit l'on pouvait fantasmer des cercueils qui poussent. Le portail est fermé, toutefois si vous aspirez à le visiter, la clé est dissimulée dans une fente du pilier de gauche. Vous découvrirez le moyen choisi, après vote du Conseil Municipal et un renvoi d'enterrement, pour ne plus la perdre. Toutes les communes conçoivent la même

démarche, seul le pilier change en fonction de la couleur politique affichée. Ce lieu de repos offre le monument aux morts où la Patrie reconnaissante perpétue dans le marbre le courage de Sylvain Lavairge d'Aicouyes, écrasé par un train, caché par un autre, entré sans crier gare de Cadenet alors qu'il se rendait au front. Stèle prouvant, une fois de plus, que l'on dénombre plus de morts pour la Gaule que pour la France. Sur l'édifice funéraire, seules les deux pattes d'un volatile restent toujours visibles. Notez aussi la pancarte, tant de fois photographiée, « Défense de courir sous peine de poursuites », inaugurée par le maire pendant son quatrième mandat. Au verso, un érudit a griffonné « rien ne sert de courir, mieux vaut prendre le train. »

Le visiteur découvre enfin deux douzaines de maisons. Une douzaine datant des années cinquante, quand l'on pouvait encore construire des clapiers en parpaing, habitées par les vrais Aicouyons, ceux qui ont fréquenté l'ancienne école du village, ceux qui ont vendu leur ruine insalubre à ces couillons « d'étrangé ». Ceux-là mêmes qui occupent de jolis mas en pierre, restaurés avec goût, qui ont créé la légende de la région. Cette population qui investit ponctuellement l'autre douzaine de résidences, celle qui prononce « Lubéron » avec l'accent sacrilège.

Tout compte fait, il s'agit d'un lieu-dit comparable à tous ceux du canton, avec de grosses

fermes posées dans la campagne en souvenir des notables du Parlement d'Aix-en-Provence qui en avaient combiné leur garde-manger et leur abri anti-épidémies. L'ensemble est surveillé par l'architecte du Parc Régional, le gardien de la Réserve. Un maniaque de la couleur des façades, un obsédé de la tuile provençale vieillie, toujours prêt à sauter une étrange haie ou une étrangère pour découvrir le pot aux roses, faute de poteau rose, ou la peau de Rose. Mais toujours pendant l'ouverture des bureaux afin de respecter les vacances, les jours fériés, les jours pluvieux, la sieste... et les accompagnements des enfants à l'école.

Cerbère de la réserve, il met tout en œuvre pour préserver ou figer le paysage sans voir que les jeunes doivent s'expatrier pour trouver un logement, sans comprendre qu'une seule machine à vendanger remplace cinquante saisonniers à qui le régisseur se devait jadis d'offrir le toit et le couvert, sans admettre que tous ces vieux mas incarnent le trésor de la Provence... Affirmons comme certains que si les châteaux de la Tour-d'Aigues, de Lourmarin, d'Ansois, de Sannes, la maison des Consuls de Cucuron... avaient du attendre un permis de construire, nous ne croiserions pas, aujourd'hui, tous ces voyageurs, ces cars qui déversent leurs rations, leurs « palanquées » de touristes.

Dans cet immobilisme, devenu pour les visiteurs une tradition folklorique locale à conserver, à tour de

rôle la lune et le soleil rythmaient la vie, bien plus que le bruyant maillet de la cloche de l'Église ou le gnomon du silencieux cadran solaire. Mais souvenez-vous que, pendant la lutte centenaire qui opposa les Vaudois aux catholiques, les Aicouyons avaient fait preuve d'une neutralité qui demeure encore citée en exemple, dans les meilleurs livres d'histoire : « Ils furent plus malins que Ponce-Pilate en s'en battant l'Aicouyes, en s'en lavant les mains au savon de Marseille, à ce que nous en savons, » écrivait Jean-Pierre Papenti dans son Éloge de la neutralité engagée.

Trois fois par jour, à midi et à dix-sept heures, pour l'apéritif qui se sirote, et après le souper, dénommé dîner hors de Provence, pour trinquer la goutte, les deux clans, les vrais et les étrangers, se retrouvaient sur la terrasse de chez Jo. Jo, en réalité le diminutif de Josette, la femme d'Ernest qui avait apporté en dot le fonds de commerce qui vivotait dans sa famille depuis 1848 sous le libellé de Cercle républicain. L'on raconte que ses parents l'avaient affublé du ridicule prénom de Josette, parce qu'il semblait moins commun que celui d'Anisette et que le « qu'a fait anisette » se révèle imbuvable. Elle se présentait plus belle de dot que de face et lui, coté « pile » (évier), ne possédait pas de lave-vaisselle. Ce bar, « l'estanquet », l'endroit où l'on reste planté, offre tous les avantages.

D'abord sa treille, une vigne de cépage syrah, qui